



**1860** : Mariage du frère de Lavigerie, Léon Bernard, pharmacien dans la marine, avec Augustine Chesse à Rochefort.

### Sermon à Notre-Dame d'Afrique pour le départ de la 8ème caravane (23 juin 1889)

Depuis le premier jour où nous avons vu partir, comme je le rappelais en commençant, leurs troupes héroïques, combien nous en avons vu périr ! Ils comptent, dans l'intérieur de l'Afrique, dans leurs rangs ou dans ceux de leurs chrétiens, plus de deux cents martyrs massacrés. Ils en comptent, à eux seuls hélas, un trop grand nombre qui ont succombé aux épreuves du voyage ou à celles de leurs souffrances, loin, bien loin de tout ce qu'ils aimaient, manquant souvent des choses nécessaires pour soutenir leurs forces, pour adoucir les douleurs de la maladie, calmer leurs fièvres, éteindre leur soif, n'ayant pour se consoler de tout que l'amour de Dieu, la conscience de leur sacrifice, et le souvenir de l'affection que leur ont conservée leurs pères, leurs frères, tous les chrétiens, souvenir des prières qu'ils faisaient pour eux, de celles que vous venez faire avec moi, en moment qui est celui du départ et qu'ils garderont, dans leur mémoire comme une bénédiction et une espérance.

Oui, mes chers Enfants, un jour viendra qui, pour quelques-uns, n'est peut-être pas loin, où l'heure du sacrifice sonnera pour vous. Dans cette détresse suprême qui précède la mort, n'oubliez pas Notre-Dame d'Afrique et ce spectacle, digne des anciens jours de la foi, qui frappe vos regards. Revoyez en esprit ce temple saint dédié à Notre-Seigneur et à sa Mère Immaculée, qui semble étendre ici sur tout notre continent son ombre protectrice, ces feux sacrés qui entourent sa statue, ce vieux pontife qui vous aime et qui vous bénit, tous vos frères qui sont autour de vous, avec les représentants du clergé de ce diocèse ; tout ce peuple fidèle, venu en tel nombre que les neuf dixièmes n'ont pu entrer dans cette église, et qui vous entoure tout entier des témoignages suprêmes de son respect, de sa foi et, ce que vous ne voyez pas mais ce que vous savez, de la prière ardente et attendrie qui demande à Dieu de vous garder la force au milieu des fatigues, la joie sainte du sacrifice au milieu des souffrances cruelles, et tout cela au-delà des bornes de cette vie pleine de larmes, vous préparant les joies de l'éternité.

Ce sera la parole même de saint Paul :

« Momentaneum et leve tribulationis nostrae, aeternum gloriae pondus operatur in nobis ». Oui, si vous partez pleins de force, de jeunesse, d'espérances, et si vous laissez tout cela, c'est que votre foi vous donne l'assurance de la récompense, et que cette récompense mérite d'être achetée par les douleurs d'un jour. Ces douleurs, elles vous attendent, il est vrai, plus que jamais en ce moment. Depuis que vos frères, les premiers missionnaires des Grands Lacs, sont établis dans l'Afrique Centrale, les difficultés et les périls ont grandi. Je ne fais pas ici de politique ; mais vous savez comme moi, et je n'ai pas de raison pour le taire, comment toutes les contrées qui s'étendent le long de l'Océan Indien et au fond desquelles nos missions d'Alger ont été fondées, sont aujourd'hui soulevées par suite de l'ignorance des situations et d'imprudences malheureuses ; et il n'est pas un seul Européen, un seul missionnaire de l'intérieur qui ne soit exposé à la mort. Les dernières nouvelles nous représentaient les pères de l'Ounyaniembé prêts à partir pour l'exil, les pères de l'Ouganda brutalement chassés par un tyran et demeurés, pendant huit jours prisonniers de ces barbares qui se faisaient un jeu, après leur avoir tout ravi, de leur annoncer à chaque instant leur prochain supplice.

Et ce qu'il y a de plus triste encore, pour moi qui suis leur père, c'est de penser que, tant que durera l'état d'insurrection actuelle des musulmans et des Noirs, il sera impossible de parvenir jusqu'à mes fils à travers des contrées insurgées, impossible de les secourir. Chaque matin je tremble de recevoir une dépêche de Zanzibar qui m'annonce leur fin, comment la nommerai-je, ah ! sans doute pour eux bienheureuse, mais pour nous pleine d'amertume. Chaque matin, cherchant encore à me faire illusion à moi-même, je lève les yeux sur les chemins, attendant comme le père du jeune Tobie le messager qui m'annonce que mes fils sont sauvés.

